INSPIRATIONS

Patriotiques;

PAR VEYLON.



PARIS.

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

IMPRIMERIE DE POUSSIN, RUE DE LA TABLETTERIE.

1830.



INSPIRATIONS

PATRIOTIQUES.

A LA FRANCE,

LES 26, 27, 28 ET 29 JUILLET.

Telle une tendre épouse, au jour de son veuvage,
Au jour où le trépas ravit à son jeune âge
L'amant infortuné qui charmait son ardeur :
Pour elle, c'en est fait, il n'est plus de bonheur;
La nuit l'entend gémir, l'aurore voit ses larmes,
Un moment a suffi pour effacer ses charmes.
De même, ô France! que le deuil
Remplace tes habits de fête,
Dépouille ton antique orgueil,
Détache les fleurs de ta tête;
Tes vœux ont été superflus.
Des fers il faut subir l'outrage;
Tes jours de gloire ne sont plus;
L'opprobre est ton partage.

Assise au bord des eaux, les yeux noyés de pleurs,
Tu fais comme Israël, au jour de ses malheurs,

AUX BRAVES

MOTRS POUR LA LIBERTÉ.

Vertueux défenseurs de nos droits les plus chers,
Vous n'êtes pas en vain tombés pour la patrie !
C'en est fait des tyrans, elle n'a plus de fers :
C'est à vous qu'elle doit de se voir affranchie.

La foudre s'apprêtait, vous étiez sous ses coups :
La mort, vous a-t-on dit, la mort ou l'esclavage !
La mort ! a répondu votre juste courroux,
Et vous avez offert vos têtes à l'orage.

On vous vit du réveil sortir comme un lion
Et vous précipiter à travers la mitraille ;
Le moindre d'entre vous valait un escadron,
Vous fûtes des géans sur le champ de bataille.

Vous tombâtes parés de toute la grandeur
Où se peut d'un héros élever l'espérance,
Devant vos ennemis reculant de terreur,
Dans les bras de la gloire et de l'indépendance.

Votre tombe apparaît comme un phare à nos yeux.
C'est de là que partit, au sein de la tempête,
Et s'éleva dans l'air l'arc-en-ciel radieux
Qui vint à la patrie annoncer sa conquête.

Ce signe du bonheur, de nos cieux azurés,
Se déploîra bientôt sur la terre étrangère,
Et les peuples lointains, par vous régénérés,
Reviendront tous les ans bénir votre poussière.

Vos grands noms, révérés de la postérité,
Brilleront à jamais au temple de mémoire.
Oui, vous verrez le temps du sein de la clarté
Passer et repasser sans ternir votre gloire.

Sur nous, sur nos enfans, veillez du haut des cieux,
Ne cessez de sourire à notre délivrance.
Vous serez désormais les plus grands de nos dieux;
Chaque jour, devant vous, s'inclinera la France.

AU ROI.

Vainqueurs tout à la fois et des vents et des flots,
Mais entourés d'écueils, sous un ciel sans étoiles,
Comment nous dérober à des périls nouveaux?
Quelle main appeler à gouverner nos voiles?

Un pilote imprudent a fait notre malheur :
Que périsse à jamais son pouvoir dans l'orage!
De tes concitoyens sois le libérateur,
Vertueux d'Orléans, sauve-nous du naufrage.

Au gouvernail enfin tu consens de t'asseoir;
Ton aspect, dans le ciel, a ramené l'aurore;
Un soleil doux et pur se fait apercevoir,
Et d'un nouvel éclat l'avenir se colore.

La justice partout reparaît à ta voi,
Le commerce, les arts, les lettres, les sciences,
Se tenant par la main à l'ombre de ta loi,
Applaudissent en chœur à tes bienfaits immenses.

Nobles et grands débris d'un naufrage fameux,
Revoyez dans les airs l'astre de votre gloire.

Des perfides jadis, terrassés sous ses feux,
Jusque dans votre sang en poursuivaient l'histoire.

Philippe du tombeau sans peur l'a vu sortir ;
Philippe pourrait trembler en sa présence !
Pourrait-il, sous son poids, redouter de fléchir ?
Et son cœur cessa-t-il de battre pour la France ?

Toi, qu'aux bras de ta mère on avait arraché,
Toi, que l'on punissait de ton amour pour elle,
Aux beaux lieux où ton cœur fut toujours attaché,
Une voix consolante aujourd'hui te rappelle.

Revois, pauvre exilé, le sol de tes aïeux ;
L'aimable Liberté l'embellit de ses charmes.
Que le soir de tes jours puisse sécher les yeux ;
Qu'il te fasse oublier que tu versas des larmes.

Et vous qu'on outragea, vous, nos dieux immortels,
Revoyez à vos pieds nos empressés hommages :
Philippe a relevé vos augustes autels,
On n'insultera plus à vos grandes images.

De ton peuple, Philippe, entends les justes vœux,
Les droits qu'il t'a remis, ceux qu'il vient de reprendre ;
Qu'ils passent de tes mains aux mains de tes neveux,
Jusqu'au dernier soupir nous saurons les défendre.

Si, jaloux du bonheur que nous tenons de toi,
Des insensés jamais tentaient de le détruire,

Qu'à l'aspect de nos champs ils reculent d'effroi,
C'est là que le soleil, pour eux, cesse de luire.

Pour arrêter leurs pas, pour écraser leurs rangs,
La France autour de toi marchera tout entière,
Et le vent de la mort, devant tes combattans,
Les aura dissipés comme un peu de poussière.

A LA FRANCE NOUVELLE.

Ire ALLÉGORIE.

Hélas! charmant vaisseau tu fus bien maltraité;
Ton mât, plus d'une fois, fut atteint du tonnerre;
Plus d'une fois aussi, sur l'écueil emporté,
Tu vis ton flanc brisé s'ouvrir à l'onde amère.
Mais de tes longs malheurs le cercle est parcouru :
Sur la mer, dans les cieux, le calme a reparu.
Vogue, charmant vaisseau, suis ta nouvelle étoile,
Un souffle du zéphyr abandonne ta voile.

Les pauvres passagers ont eu bien à souffrir;
Plusieurs ont mieux aimé renoncer à la vie
Que de voir dans les fers ton destin se fléchir,
Que de laisser sur toi peser la tyrannie.
Ils ont brisé ta chaîne, et tu peux maintenant
T'élancer sur les mers et voguer librement.
Vogue, charmant vaisseau, suis ta nouvelle étoile,
Au souffle du zéphyr abandonne ta voile.

Quoique l'onde mugisse et semble s'irriter,
Va, ne vogue pas moins sans craindre la tempête :

C'est un reste des feux qui viennent d'éclater,
Et non un ouragan qui de nouveau s'apprête.
L'arc-en-ciel sur ton front fait briller ses couleurs;
Il te dit qu'il est temps d'oublier tes malheurs.
Vogue, charmant vaisseau, suis ta nouvelle étoile,
Au souffle du zéphyr abandonne ta voile.

Ton pilote a pour toi le plus touchant amour;
L'aimable liberté, sur les flots te devance;
Son flambeau protecteur t'éclaire nuit et jour,
Et des millions de bras sont prêts pour ta défense.
Des corsaires en vain menaceraient ton bord,
Bientôt, sous ton canon, ils trouveraient la mort.
Vogue, charmant vaisseau, suis ta nouvelle étoile,
Au souffle du zéphyr abandonne ta voile.

C'en est fait : ta vitesse a du triste aquilon
Dépassé pour jamais le dangereux empire;
Le soleil le plus pur luit sur ton pavillon;
Le souffle le plus doux dans tes voiles soupire;
Le beau ciel qui t'éclaire est le ciel de bonheur,
C'est le ciel où tu peux déployer ta grandeur.
Vogue, charmant vaisseau, suis ta nouvelle étoile,
Au souffle du zéphyr abandonne ta voile.

A LA FRANCE NOUVELLE.

2e. ALLÉGORIE.

Empreinte des feux dont l'aurore
En montant au ciel se colore,
Légère comme le soupir
D'un jeune et rapide zéphyr,
Tes pas, ô charmante guerrière!
Devanceraient, dans la carrière,
Le vol de l'aigle audacieux,
Le cours du fleuve impétueux.

La crainte, hélas! de l'esclavage
Troubla si long-temps ton courage;
Un affreux serpent si long-temps
T'effraya de ses sifflemens!
Déjà le monstre, ivre de joie,
S'était élancé sur sa proie,
Tenait tes membres enlacés,
Dans ses nœuds cruels et glacés!

Mais bientôt ta main intrépide
Saisit le reptile homicide.

De rage en vain il redoubla,
Ton bras de tes flancs arracha
Sa gueule impure et dévorante.
Tes coups, sur l'arène sanglante,
Firent du monstre furieux
Rouler le cadavre hideux.

Depuis tout nourrit, tout attise
Le feu sacré qui te maîtrise;
Pour toi l'horizon le plus pur
Déroule au loin son tendre azur;
La douce et riante Espérance,
Dans l'air, à tes yeux, se balance;
Et sur les ailes du désir
Tu t'élances dans l'avenir.

Mais, ô jeune et belle amazone!
Que le bonheur qui t'environne,
Que ta brûlante et noble ardeur
Ne puissent abuser ton cœur!
Le monstre, dont la rage impie
Menaça si long-temps ta vie,
Et que vient d'abattre ton bras,
Lutte encore contre le trépas.

C'est vrai que sa fin est prochaine,
Et que, se traînant avec peine,
Il n'oserait de ton courroux
Braver ouvertement les coups;

Mais songe, intrépide guerrière,
Que la tête de la vipère
Blesse encore le pied du passant
Quand son corps loin d'elle est sanglant.

A LA GARDE NATIONALE.

O géant protecteur! toi dont le puissant bras
Fait flotter, pour la paix, l'étendard des combats,
Vois la France, tranquille et brillante de charmes,
Reposer doucement à l'ombre de tes armes.
Naguère contre toi se révolta l'orgueil;
Il crut t'avoir plongé pour jamais au cercueil.

Un orage survint : dans la vaste carrière
Tu t'élanças, semblable au roi de la lumière.
De ton front redouté l'éclat étincelant
Embrasse l'univers comme un réseau brillant.
La liberté te voit avec un doux sourire,
Et le tyran troublé réfléchit et soupire.

Je crains, protège-moi contre mon ennemi,
T'a dit la triste France, et tu fus son appui.
Ton inquiète ardeur l'observe et l'environne,
Comme on voit, au désert, la terrible lionne

Cerner, les crins épars et les yeux menaçans,
L'antre où sont déposés ses lionceaux naissans.

Partout elle aperçoit ton ardente prunelle ;
De l'aurore au couchant ton bras s'étend sur elle ;
Ton panache des monts domine les hauteurs;
La mer en réfléchit les brillantes couleurs.
Les derniers feux du jour colorent ta figure,
Et le soleil naissant vient dorer ton armure.

O France ! quel appui désormais est le tien?
Qui pourrait te braver avec un tel soutien ?
Vois-le sur la frontière, ardente sentinelle,
Tout prêt à s'ébranler pour ta sainte querelle,
Montrer, le glaive en main, à l'esclave, au tyran,
L'histoire de tes droits écrite de ton sang.

Malheur à l'insensé dont le bras téméraire
Voudrait te dépouiller d'une palme si chère !
Qu'il tremble que des vents le souffle impétueux
D'un brasier mal éteint ne ranime les feux !
Oui, France, ton vengeur, tel qu'un vaste incendie,
S'élancera soudain pour dévorer l'impie.

L'univers le verra, dans ce fatal moment,
Du milieu de l'orage et de l'embrasement,
Élever dans les airs sa tête glorieuse,
Tel que l'astre du jour, sur la mer orageuse,
Se lève étincelant quand les flots écumeux
Ont cessé d'ébranler et la terre et les cieux.

AUX JOURNALISTES.

Enfin ils ne sont plus ces tyrans redoutés
Devant vos pas un torrent de lumière
Dans l'abyme à jamais les a précipités,
Comme le vent emporte la poussière.

La France, disaient-ils au fond de leur cœur,
Ce beau pays deviendra notre proie.
Nous sucerons son sang, nous verrons sa douleur,
Et ses soupirs nous rempliront de joie.

Mais vous avez percé le voile ténébreux
Dont s'entouraient les replis de leur âme.
Au fond de leurs pensers sont descendus vos yeux,
Et votre bouche a révélé leur trame.

Alors ils ont frémi de honte et de courroux,
Et l'on a vu leur cohorte farouche,
Comme un tigre en fureur se dresser contre vous
Et s'élancer pour vous fermer la bouche.

La France cependant, du haut de ses remparts,
Le cœur rempli des plus vives alarmes,

La pâleur sur le front et ses cheveux épars,
Tournait vers vous ses yeux noyés de larmes.

Hélas! disait son cœur, je n'entendrai donc plus
Ces doux accens où brillait l'espérance.
Le silence et la nuit, sur mes pas étendus,
A mes tyrans me livrent sans défense.

Mais bientôt ces accens qui charmaient sa douleur
Viennent frapper son oreille attentive.
Ils sont étincelans d'audace et de grandeur,
Elle rougit de se sentir captive.

Elle part : la douleur précipite ses pas,
C'est un orage, un torrent qui s'élance.
Tout tombe devant elle, et son terrible bras
Va dans le sang assouvir sa vengeance.

Mais, ô charmes puissans de vos accens chéris!
Leur souvenir désarme sa colère.
Ses enfans assassins, entre ses bras meurtris,
Trouvent encor des entrailles de mère.

Elle brise ses fers, comme un fleuve profond
Rompt les liens qu'à sa marche on impose,
Et qui, libre du joug, plus calme et plus fécond,
Reprend son cours dans les champs qu'il arrose.

C'est ainsi que vos mains, sous un abyme affreux,
Ont soutenu ce triste et grand navire,
Et, qu'à travers l'orage, au terme de ses vœux
Après quinze ans vous sûtes le conduire.

FIN.